

Noël de pêcheur, un conte de Julie Meylan – paru dans la Feuille d’Avis de Lausanne du 23 décembre 1909 –

Le soir tombe. Déjà le Jura se teinte de bleu sombre et de larges bandes pourpres et orangées colorent merveilleusement le lac.

Sur la rive, des lumières s’allument, étincelles de feu dans la nuit. Un à un les villages se devinent, estompés par un brouillard léger. Les barques de pêche ont mis la voile et filent légères sous le vent pour rentrer au port. La journée a été longue ; il fait froid, le filet gèle dans les mains aussitôt qu’on le sort du lac, et les poissons capturés sont déjà tout raidis dans la caisse, sous le banc.

« A la maison ! C’est Noël. Il y aura réveillon ce soir ! » Et les compagnons s’arcbutent, plongent les rames en cadence et regardent la falaise indistincte où se trouve le toit moussu qu’ils aiment.

Seule la barque de Jean-Pierre n’a pas encore bougé ; elle reste comme une épave triste au milieu du lac, dans l’obscurité grandissante. Penché sur le bord, Jean-Pierre cherche à deviner où peut bien se trouver les filets qu’il a tendus hier, tandis que Jacob, le jeune domestique bernois, souffle dans ses doigts rougis pour les réchauffer. Rien ne trouble le silence, sinon le clapotis de l’eau contre la barque.

- Allons, Jacob, dit tout à coup le patron, donne quelques coups de rames ; mais lentement, n’est-ce pas ? Le dernier filet doit être par ici. On n’y voit plus rien avec ce maudit brouillard ! Décidément c’est un triste métier que celui de pêcheur en hiver !

Sous la poussée flegmatique de Jacob, le bateau s’avance un peu et de nouveau les yeux de Jean-Pierre fouillent les ténèbres grandissantes. Dans l’eau grise, ses bras, nus jusqu’au coude, cherchent la planchette qu’on laisse flotter à ras des flots pour marquer l’endroit où se trouvent les filets. Mais rien n’est visible ; les mains raidies ne sentent presque plus.

- Où donc peut-il être ? bougonne Jean-Pierre. Ces maudits braconniers seraient-ils venus encore aujourd’hui faire main basse sur le bien d’autrui ?... Ah ! misère de misère ! Quelle vie ! Travailler toute la journée comme un forçat pour rien ! Pas un seul poisson ! Et sentir à la maison la femme poitrinaire, au lit, et les enfants qui pleurent devant l’armoire vide. Sans compter toutes les notes du docteur qu’il faudrait payer avant le 31 décembre !... Comment faire ?... C’est à douter de tout, vraiment !... Ah ! chienne de vie !...

- Maître ! et la voix de Jacob tremble légèrement, ne soyez pas ainsi désolé. N’avez-vous pas entendu le docteur ? Il dit qu’à Leysin on guérit très bien les bronchites chroniques. Il fera les démarches pour y envoyer la maîtresse. Elle sera bientôt rétablie ; vous verrez. Il faut avoir confiance ! M. le docteur est savant ; d’ailleurs il y a le bon Dieu !... Puis j’ai un carnet à la Caisse d’épargne ; il y aura assez pour acquitter les notes !

Un gémissement interrompt l’éloquence du brave Bernois ; mais, sans se laisser décontenancer, il reprend :

- Rentrons, voulez-vous, maître ? On n'y voit plus. Impossible de trouver le dernier filet. D'ailleurs, à quoi bon ? Les autres n'avaient rien ! Cela ira mieux une autre fois !

A ce moment, portés par les flots, des sons de cloches arrivent aux pêcheurs. Sonneries claires et joyeuses, graves ou vibrantes, tandis que les gros bourdons accompagnent en sourdine. Il semble que tous les clochers de la rive s'unissent pour donner un concert au lac endormi. Une petite étoile, la première, ayant trouvé un espace libre entre deux nuées, regarde curieusement la plaine sombre.

Saisi par la poésie intime de l'heure, Jacob ôte son béret :

- Maître ! c'est Noël, demain ! Les entendez-vous, les cloches de Noël ? Comme elles résonnent bien, là, sur le lac ; on dirait des voix d'anges !

Et tandis que le maître sombre et taciturne continue ses vaines recherches, le Bernois se met à fredonner doucement pour lui-même le cantique de son enfance :

- Stille Nacht, heilige Nacht !

Jean-Pierre s'est laissé tomber sur le banc. Les yeux rêveurs, il écoute. Ces bruits de cloches, de vagues clapotant en sourdine, cette mélodie surtout, lui rappellent tant de jours anciens oubliés depuis longtemps ! Ce cantique, on le chantait autrefois à la maison paternelle la veille de Noël.

Jean-Pierre se revoit petit garçon sur les genoux de sa mère, devant la cheminée où brûle gaîment la grosse bûche conservée pour ce jour de fête. Il entend la bonne voix de son père qui lui raconte la merveilleuse histoire des mages ; inconsciemment, comme autrefois, ses mains se joignent pour la prière. La marée des souvenirs a fait remonter en son cœur la piété depuis longtemps engourdie.

Jean-Pierre est de nouveau le petit enfant docile et confiant. Il oublie l'amertume de l'heure présente, les soucis matériels et répète, tout comme son domestique Jacob : « D'ailleurs il y a le bon Dieu !... »

Au ciel les nuées se dissipent peu à peu et des étoiles pointillent d'argent la voûte azurée. Poussée à la dérive, la barque s'en va tout doucement, sans bruit et sans secousse.

- Maître ! s'écrie Jacob, voici le filet !... Ici, à droite !... Je le tiens !

D'un vigoureux coup de poignet les deux hommes hissent le réseau de cordes. Avec un bruit sourd la nasse tombe au fond du bateau.

- Peste ! c'est lourd ! fait le Bernois. Bonne prise mais pas un poisson, pour sûr. Si c'était le trésor de la Dame du lac ?...

Curieusement il regarde tandis que son maître écarte les mailles resserrées.

- Tiens ! un grand couteau ! Voyez-vous la poignée massive ?...

C'est une lame rouillée au tranchant émoussé par un trop long sommeil au fond du lac. A la pointe, quelques algues accrochées pendant misérablement.

- Peuh ! dit Jean-Pierre, une vieillerie bonne tout au plus à jeter dans la caisse au vieux fer !... Emportons-la quand même ! Trouvaille de Noël porte bonheur, dit-on. Je la mettrai au fond de la huche à farine. Cela y fera revenir peut-être le

pain qui manque. Samuel, l'assesseur, suspend un fer de cheval à l'entrée de son écurie ; il dit que cela chasse la fièvre aphteuse. Il n'a peut-être pas tort. Qui sait ?... Il faut croire ?... Mais rentrons ! La femme doit être inquiète.

Sous la vigoureuse poussée des deux rameurs, le bateau vole. Déjà la ligne plus noire de la côte se dessine. A l'extrémité de la jetée, les trois acacias étendent tragiquement leurs longues branches que le vent secoue par brusques rafales.

Adossées à la falaise, les maisons à l'air hospitalier regardent la rive avec leurs fenêtres gaiment éclairées. Derrière les vitres, on voit passer des silhouettes affairées en préparatifs de fête.

- Tiens, murmure Jean-Pierre, un arbre de Noël chez Charles Vogt ! Les enfants doivent être joyeux ! Mais la chance lui sourit : trente kilos de poissons aujourd'hui ! Avec cela une femme vive, forte, qui peut aller au marché tous les deux jours. Tandis que chez moi !... Maladie, malchance, accidents, dettes !... Enfin, tâchons de n'y plus penser !... Essayons d'espérer.

Le bateau aborde ; la quille mord le sable et la chaîne d'arrêt s'enroule autour du pieu fiché au rivage... Sur un petit char, Jacob a entassé les filets vides, tandis que son maître le suit, portant sous le bras la vieille épée.

A la maison, la porte est entr'ouverte. Un bruit de voix animées arrive jusqu'à la rue.

- Le docteur, murmure Jean-Pierre, je suis sûr qu'il est venu à cause de la note !

En effet, c'est bien lui ; tout chauve, loquace, bienveillant et radieux.

- Bonjour, mon ami ! Vous aurez un beau Noël cette année ; votre femme est guérie !

Et comme Jean-Pierre, dans sa joie, n'ose pas comprendre...

- Oui, reprend l'excellent homme, elle est guérie. La lésion du poumon achève de se cicatrizer. Je vous le disais bien ; la tuberculose, prise au début, est toujours curable !...

Le pêcheur, stupéfait, regarde la malade qui, assise près du poêle, sourit d'un air heureux. Les enfants ne comprenant rien à toute cette émotion joyeuse, ont suspendu leurs jeux et demeurent immobiles et curieux.

Tout à coup un bruit métallique les fait tressaillir. La vieille épée, remise en son coin, derrière la porte, a glissé et tombe lourdement sur les dalles de la cuisine.

- Qu'avez-vous là ? demande le docteur.

Oh ! rien, ma pêche d'aujourd'hui ; un morceau de fer sans valeur !

- Voyons cela !

Et le praticien, après avoir essuyé ses lunettes, examine l'arme rouillée.

- Sapristi ! c'est qu'elle est bonne, votre pêche ! Vous avez trouvé une dague romaine... et bien conservée, encore ! Chançard, va ! Si pareille aubaine m'arrivait, je serais fou de joie ! Il manque justement ce spécimen à ma collection.

- Alors je vous prie ! Acceptez-là, nous vous devons tant ! Vous avez guéri ma femme !

Et d'un air suppliant, Jean-Pierre offre la lame ébréchée.

Le vieux collectionneur sursaute ; ses yeux brillent de convoitise satisfaire.

- Ainsi donc, dit-il, j'aurai aussi mon cadeau de Noël !... Mais je ne l'entends pas de cette manière, mon brave ! Car je ne serais plus qu'un vulgaire détrousseur. Vous ne connaissez pas la valeur de cette antiquité. Tenez ! faisons un marché ; donnez-moi cela et, en acquittant la note que vous me devez, je vous remettrai encore 50 francs.

- Ah ! Monsieur, c'est trop !

- Du tout, du tout ; et je reste encore votre obligé !...

La nuit, pointillée d'étoiles, était descendue tout à fait, mais y avait de la joie chez le pêcheur Jean-Pierre...

Chevroux, décembre 1909, Mme H. Gailloud